



HAL
open science

On ne naît pas archéologue, on le devient

Laura Mary, Béline Pasquini, Ségolène Vandeveldé

► **To cite this version:**

Laura Mary, Béline Pasquini, Ségolène Vandeveldé. On ne naît pas archéologue, on le devient. Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques, Actes du 29e Congrès préhistorique de France, 31 mai-4 juin 2021, Toulouse, Session Où sont les femmes ? Archéologie du genre dans la Préhistoire et la Protohistoire : la France à l'écart des gender studies ?, Société préhistorique française, pp.29-38, 2024. hal-04648419

HAL Id: hal-04648419

<https://hal.science/hal-04648419v1>

Submitted on 15 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques
Hiatus, lacuna and absences: identifying and interpreting archaeological gaps
Actes du 29^e Congrès préhistorique de France
31 mai-4 juin 2021, Toulouse

*Où sont les femmes ? Archéologie du genre dans la Préhistoire et la Protohistoire :
la France à l'écart des gender studies ?*

Session publiée sous la direction de Anne Augereau, Caroline Trémeaud
Paris, Société préhistorique française, 2023
p. 29-38

On ne naît pas archéologue, on le devient

Les femmes de terrain au sein de l'archéologie française : une perspective féministe

One Is Not Born an Archaeologist, One Becomes One *Women in the Field in French Archaeology: A Feminist Perspective*

Laura MARY, Béline PASQUINI, Ségolène VANDEVELDE

Résumé : Le travail de terrain est un aspect essentiel de la formation des archéologues et il occupe une place centrale au sein de notre identité professionnelle. Le terrain demeure un espace où les femmes, de même que les minorités, font fréquemment l'objet de discriminations. Ces dernières prennent des formes variées, allant de la division sexuée du travail au harcèlement et aux agressions. En préhistoire, les femmes sont bien présentes sur le terrain dès les débuts de la professionnalisation de la discipline. La Britannique Dorothy Garrod et la Suédoise Hanna Rydh sont deux exemples parmi d'autres. En France, quelques profils se distinguent au xx^e siècle, comme Germaine Henri-Martin, Annette Laming-Emperaire ou Suzanne Cassou de Saint-Mathurin. Nous ne possédons toutefois, pour nombre de ces chercheuses, que de peu ou pas d'éléments biographiques. Après leur mort, elles ont tendance à être « oubliées » des récits historiographiques. Leur travail est sous-estimé, présenté comme anecdotique ou tout simplement gommé.

Mots-clefs : terrain ; féminisme ; préhistoire ; archéologie du genre ; sexisme ; discriminations ; éthique.

Abstract: Fieldwork is an essential aspect of archaeological training and is central to our professional identity. It is also a place where a lot of sexist attitudes and comments happen and where women and minorities are frequently discriminated against. These discriminations take many forms, ranging from simple denial of access to the field, to the gendered division of labour, to harassment and assault. Among prehistorians, women have been, nevertheless, well represented in the field from the beginning of professional archaeology in the early xxth century. The British and the Swedish archaeologists Dorothy Garrod and Hanna Rydh are two examples among others of these women. In France, a few profiles emerged in the xxth century, such as Germaine Henri-Martin, Annette Laming-Emperaire and Suzanne Cassou de Saint-Mathurin. However, we have little or no biographical information on many of these women researchers. After their death, they tend to be "forgotten" in historiographical accounts. Their work is underestimated, presented as anecdotal or simply erased.

Keywords: fieldwork; feminism; prehistory; gender archaeology; sexism; discriminations; ethics

“*I am not here to cook, I am here to dig.*”
Sally Rosen Binford (1924-1994)

INTRODUCTION

Dans l'article *Archaeological Practice and Gendered Encounters with Field Data* (1996), l'archéologue états-unienne Joan Gero rappelle que le terrain est le dénominateur commun à toute recherche archéologique (Gero, 1996, p. 255). En tant que lieu où nous extrayons littéralement à bout de bras la matière première de nos recherches, le terrain occupe en effet une place fondamentale au sein de notre discipline, en Préhistoire comme pour les autres aires chrono-culturelles. Il apparaît comme un espace mythifié, aussi bien dans les représentations collectives que dans celles que les archéologues se font de leur profession. Malgré cette importance centrale, le terrain n'est pas un espace accueillant pour tous, ni surtout pour toutes. Les femmes y sont confrontées à la domination masculine, perceptible tant dans la répartition genrée des tâches que dans les propos et attitudes sexistes. Cette « culture chantier » machiste n'épargne pas non plus les personnes issues des différentes minorités. Cet article rend hommage à plusieurs préhistoriennes, qui ont su s'imposer au cours du ^{xx}e siècle, en tâchant de mettre en lumière et d'analyser les phénomènes qui ont contribué à l'invisibilisation de leur travail au cours du temps. L'ensemble de ces mécanismes participe à l'explication d'un état de fait actuel où le nombre de femmes archéologues, quoique plus important que celui de leurs homologues masculins sur les bancs de l'université jusqu'au master, se réduit peu à peu à mesure que les carrières progressent.

1. DE L'IMPORTANCE DU TERRAIN EN ARCHÉOLOGIE

Le terrain est au cœur de la construction de l'identité professionnelle des archéologues et constitue un marqueur de leur adhésion à la communauté archéologique (Gero, 1994 et 1996 ; Moser, 1996 et 2007) : « L'archéologie est la fouille, ou elle n'est pas » (Gero, 1994, p. 38). Le statut d'archéologue s'acquiert encore avant tout par un passage sur le terrain, en contact direct avec les vestiges matériels, et même « les grands théoriciens [...] doivent avoir fait leur apprentissage sur le terrain afin de se faire adouber » (Gero, 1994, p. 38). Le terrain est en effet l'espace privilégié de formation des étudiantes et étudiants en archéologie. Il s'agit de l'endroit où elles et ils vont apprendre les méthodes et se familiariser avec les outils de la profession. Que ce soit par apprentissage direct auprès d'une tierce personne ou par observation puis imitation, elles et ils vont y assimiler les propos, gestes et attitudes corrects à adopter pour être

considéré·e·s comme de bonnes ou bons archéologues. Dans son article *On Disciplinary Culture: Archaeology as Fieldwork and Its Gendered Associations* (2007), Stéphanie Moser indique que le travail sur le terrain est primordial pour déterminer quelles sont les personnes qui ont les compétences nécessaires pour poursuivre ensuite une carrière en archéologie : « Être bonne ou bon sur le terrain n'est pas seulement une question de savoir manier ou non la truelle, c'est aussi faire face au travail en plein air dans des conditions souvent difficiles, supporter les épreuves et les difficultés associées à la vie dans des régions éloignées, et participer activement à l'esprit de groupe » (Moser, 2007, p. 246-247). Le terrain peut dès lors être considéré comme un rite de passage auquel les futur·e·s archéologues sont soumis·e·s afin d'être accepté·e·s au sein du groupe des professionnel·le·s, mais aussi comme un lieu d'expérimentation sociale qui sert à forger leur identité (Moser, 2007, p. 243).

Une série de représentations sont associées au terrain et à l'archéologue de terrain. Elles sont portées et entretenues par l'imaginaire populaire autour de la discipline (Holtorf, 2008 ; Kaeser, 2008 ; Mary, 2020b, p. 39) et elles sont dans un même temps intériorisées, répétées et entretenues par les archéologues, et ce dès le début de l'institutionnalisation de la discipline, à la fin du ^{xix}e siècle (Moser, 2007, p. 258), si bien qu'elles en sont devenues des normes. Les fouilles sont décrites comme une expérience exigeante au cours de laquelle les archéologues travaillent, habitent et cohabitent dans des conditions difficiles (Moser, 2007, p. 256). Elles et ils doivent notamment affronter les aléas climatiques, tout en jonglant avec le manque de moyens et les pressions à la rentabilité. Les aptitudes physiques, de même que les capacités à s'imposer par les muscles et la voix, toutes traditionnellement associées aux hommes, y sont très appréciées. J. Gero (1983 et 1985), J. Ned Woodall et Philip J. Perricone (1981) emploient ainsi le terme de « cow-boy » pour évoquer ce stéréotype répandu de l'homme blanc archéologue aux États-Unis, un individu courageux qui ne rechigne pas à prendre des risques et à vivre à la dure en extérieur, tout en consommant quotidiennement une abondante quantité d'alcool. L'image de l'explorateur au chapeau, robuste, intrépide, téméraire, physiquement capable et amateur enthousiaste de la boisson, de même que celle de l'homme blanc colonial du ^{xix}e siècle en costume de safari et coiffé d'un salacot, repoussant les frontières et partant à la découverte de territoires inconnus et hostiles sont également celles retenues par S. Moser (2007) dans ses recherches sur l'archéologie australienne. L'homme fort et actif en extérieur, meneur naturel, maître de la pioche, buveur exalté et farouchement hétérosexuel est également l'image principale qui ressort des récits transmis à *Paye ta truelle*, la plateforme de recueil de témoignages de discriminations dans l'archéologie francophone (Mary, 2020a et 2020b).

Ces représentations stéréotypées sont valorisées en dehors comme à l'intérieur du milieu de l'archéologie. Elles peuvent être rapprochées des concepts de virilité

et de masculinité hégémonique (Rivoal, 2017). La virilité est « un idéal de performance, d'autorité, de dépassement de soi et d'endurance qui s'exprime à travers certaines démonstrations corporelles et/ou verbales » (Tuailon, 2019, p. 27). Cet idéal varie en fonction des lieux et des époques, mais les notions de puissance physique et sexuelle, d'agressivité, d'autorité, de fermeté et d'audace restent associées à ce concept (Tuailon, 2019, p. 27). En archéologie, ces éléments sont mobilisés dans la formation de notre identité professionnelle : être une ou un véritable archéologue implique d'être sur le terrain et d'embrasser certains comportements virils pour pouvoir être considéré·e comme membre effectif de la communauté. Faire preuve de virilité n'est par ailleurs pas réservé aux hommes. Les femmes sur le terrain « doivent simplement être prêtes à adopter une identité qui leur permet de devenir, comme Lara Croft, “un des gars” » (Moser, 2007, p. 259). Sur *Paye ta truëlle*, une archéologue raconte : « J'ai vécu de grands moments sur les chantiers, avec des gens bien “chauds” et a priori difficiles à canaliser. [...] Du coup, j'ai aussi appris à rire aux blagues grasses et aux réflexions déplacées. J'ai appris à sortir des horreurs. Lorsqu'on les dit avec un air angélique, ça calme. »

Intrinsèquement liée à la virilité, la masculinité hégémonique (Connell, 1995 ; Bourdieu, 1998) est une représentation du masculin qui se construit en opposition au féminin et en rabaissement à la fois du féminin et des masculinités subalternes, comme les homosexuels par exemple. Cette masculinité est fabriquée, entretenue et performée par certains rites tels que la consommation excessive d'alcool, les prouesses physiques, la prise de risques, les comportements sexistes ou encore les insultes homophobes. Kelley Hays-Gilpin indique, non sans humour, que « de nombreux responsables d'opération estiment que les femmes distraient les membres masculins de l'équipe et entravent les activités masculines hautement appréciées telles que jurer et travailler sans chemise » (Hays-Gilpin, 2000, p. 91). Sur *Paye ta truëlle*, un archéologue homosexuel qui est la cible régulière de moqueries homophobes de la part d'un de ses collègues note que « l'archéologie c'est pour les vrais mecs » (Mary, 2020b, p. 40). En définitive, le terrain est un lieu de socialisation où les femmes et les hommes vont voir se confirmer les stéréotypes de genre auxquels elles et ils ont déjà été confronté·e·s ailleurs et où l'apprentissage de ces codes, conscient ou non, se renforce.

2. HIER : QUELLE PLACE POUR LES FEMMES ARCHÉOLOGUES EN PRÉHISTOIRE ?

Les femmes sont peu nombreuses, mais bien présentes sur le terrain dès les débuts de la professionnalisation de la discipline. Elles sont en général blanches et issues de familles aisées appartenant à l'aristocratie ou à la bourgeoisie industrielle ou commerçante (Algrain et

Mary, 2021). La Britannique Dorothy Garrod et la Suédoise Hanna Rydh sont deux exemples parmi quelques autres de ces femmes qui ont pu accéder au travail de terrain en préhistoire dès le début du xx^e siècle. Diplômée de l'université de Cambridge, D. Garrod (Champion, 1998, p. 187-189 ; Smith, 2000, p. 131-136) se rend sur son premier chantier à Gibraltar en 1925 et devient directrice des fouilles du site du mont Carmel de 1929 à 1934. Elle se partage pendant toute sa carrière entre le travail de terrain – en Bulgarie (1938), à Angles-sur-l'Anglin, en France (entre 1948 et 1968), et au Liban (entre 1958 et 1964) – et la rédaction d'importants ouvrages de synthèse sur le Paléolithique (par exemple : *The Upper Palaeolithic Age of Britain*, 1926). En 1929, elle devient la première femme à occuper une chaire professorale à l'université de Cambridge. En Suède, la préhistorienne H. Rydh (Arwill-Nordbladh, 1998, p. 155-174, et 2018) est la première femme à obtenir, en 1919, un doctorat en histoire de la littérature, archéologie et histoire de l'art. Dès 1916, elle travaille également sur le terrain et codirige des fouilles, notamment du site d'Adelsö pendant quatre campagnes (1916, 1917, 1920 et 1926). Elle devient aussi, de 1923 à 1924, assistante au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Elle est l'auteurice de nombreux articles, monographies et ouvrages de vulgarisation en archéologie préhistorique et médiévale. En parallèle de sa carrière d'archéologue, H. Rydh milite en faveur des droits des femmes. Elle s'implique dès le début de ses études dans l'association des étudiantes de Stockholm (*Stockholms Kvinnliga Studentförening*) et rejoint ensuite l'*International Alliance of Women*, dont elle devient vice-présidente en 1939, puis présidente en 1946.

En ce qui concerne la France, Anick Coudart souligne dans son article *Archaeology of French Women and French Women in Archaeology* (1998) qu'être « une fille ou une petite-fille de » ou être mariée à un chercheur (que ce dernier exerce ou non en archéologie) constitue un avantage pour les femmes qui souhaitent poursuivre une carrière en tant qu'archéologue de terrain (Coudart, 1998, p. 70). La préhistorienne Germaine Henri-Martin poursuit ainsi le travail de son père, Léon Henri-Martin, l'inventeur du site moustérien de la Quina, après sa mort en 1936. Elle dirige les fouilles du site de Fontéchevade pendant dix-sept ans et, après avoir été nommée chargée de recherche au CNRS en 1963, elle reprend finalement le travail à la Quina en 1966 (Marquer, 1975, p. 405-406 ; Coudart, 1998, p. 70). Résistante pendant la guerre 1939-1945 et chercheuse au CNRS dès 1946, Annette Laming-Empeaire accède à son premier chantier de fouilles en 1951 par l'intermédiaire de son mari, l'ethnologue José Empeaire, envoyé en Patagonie dans le cadre des missions archéologiques françaises au Chili austral. Dans cette région, ainsi qu'au Brésil et en Uruguay, ils mènent ensemble une série de campagnes de recherches sur des sites préhistoriques. À la mort de J. Empeaire, en 1958, A. Laming-Empeaire n'abandonne pas le terrain et poursuit son travail de direction de chantiers archéologiques au Brésil et ailleurs. Elle réalise

notamment des prospections au Népal et en Sibérie. En 1960, elle crée également la première école de fouilles au Brésil, où est formée pendant des années la nouvelle génération d'archéologues brésiliennes et brésiliens (Lavallée, 1978, p. 224-226 ; Leroi-Gourhan, 1980, p. 21-22 ; Coudart, 1998, p. 72). Selon les mots d'André Leroi-Gourhan dans la nécrologie d'A. Laming-Emperaire, celle-ci était « un chercheur [*sic*] véritablement intelligent, à l'imagination scientifique fertile, mais contrôlée par un sens critique très averti » (Leroi-Gourhan, 1980, p. 21). Pour Denise de Sonneville-Bordes, la rencontre avec François Bordes, alors étudiant en sciences naturelles mais fasciné par la Préhistoire et qui devient en 1943 son époux, a été décisive. Elle délaisse l'histoire pour la Préhistoire et soutient en 1958 sa thèse de doctorat sur le Paléolithique supérieur dans le Périgord. D'abord collaboratrice de son mari sur ses chantiers, où elle s'attelle notamment au travail de terrassement et à la couture des sacs de toile à matelas qui servent à collecter les silex, elle dirige ensuite ses propres fouilles (Coudart, 1998, p. 72 ; Roussot-Larroque, 2009, p. 619-628). Tout comme A. Laming-Emperaire, elle poursuit son travail après la mort de son compagnon de cœur et de recherche avec une série de missions d'étude dans l'est de l'Europe ainsi qu'en Angleterre et en Italie. La carrière de Suzanne Raymonde de Saint-Périer s'est également effectuée en partenariat avec son mari, René de Saint-Périer. Issue d'une famille d'universitaires et ayant elle-même suivi des études en lettres, histoire et art, S. R. de Saint-Périer participe aux campagnes de fouilles des grottes préhistoriques de Lespugue, d'Issturitz et de Montmaurin, dont certaines ont été publiées en codirection avec son époux. Elle est l'inventrice de la fameuse « Vénus » de Lespugue et la co-inventrice de la mandibule de Montmaurin. Après la mort de son époux, elle poursuit ses recherches et publie seule de nombreux articles (Ferembach, 1978, p. 13 ; Coudart, 1998, p. 72). Marie-Antoinette et Henry de Lumley, Brigitte et Gilles Delluc, Josette Renault-Miskovsky et Jean-Claude Miskovsky, ou encore Anne-Marie et Pierre Pétrequin sont d'autres exemples de couples d'archéologues investis ensemble dans la recherche.

Poursuivre sa carrière en tandem avec son époux n'assure cependant pas toujours aux femmes la reconnaissance de leurs travaux de leur vivant ou après leur mort. Un cas relativement célèbre est celui d'Arlette Royer (Coudart, 1998, p. 73 ; Emery-Barbier, Leroyer et Soulier, 2006, p. 824-831). Elle épouse A. Leroi-Gourhan en 1936 et s'investit à ses côtés dès 1937 quand elle le suit au Japon pour une mission ethnographique de deux ans. Elle récolte avec lui les données (dont une partie sera par ailleurs incluse dans la thèse d'A. Leroi-Gourhan), réalise l'ensemble des photographies et s'occupe des tâches administratives. De retour en France, elle continue de suppléer son mari dans ses diverses activités d'enseignement et de recherche à l'université de Lyon et au musée de l'Homme. En parallèle, elle se consacre à ses propres recherches en palynologie et en paléobotanique. Elle crée et développe un laboratoire d'analyses

des pollens au musée de l'Homme. Elle n'obtient cependant jamais de reconnaissance officielle et reste bénévole toute sa vie, A. Leroi-Gourhan lui ayant du reste demandé de ne pas postuler au CNRS, alors qu'il y était lui-même en charge de la Préhistoire. Ils n'ont signé qu'un seul article ensemble. Afin de ne pas devoir renoncer à une carrière sur le terrain et/ou ne pas sombrer dans l'oubli, certaines femmes embrassent volontairement le célibat (Algrain et Mary, 2021). Suzanne Cassou de Saint-Mathurin (Mohen, 1991, p. 162 ; Coudart, 1998, p. 71) est l'une d'entre elles. Collègue de l'abbé Breuil, elle étudie notamment avec lui la grotte ornée de Pair-non-Pair, en Gironde. Cependant, c'est avec D. Garrod, rencontrée lors d'un séjour en Palestine, que se lance réellement sa carrière d'archéologue de terrain. Elles fouillent ensemble l'abri-sous-roche orné du Roc-aux-Sorciers, à Angles-sur-l'Anglin, et publient de nombreux articles sur leur travail sur place. S. Cassou de Saint-Mathurin travaille également avec G. Henri-Martin au laboratoire de la Quina, et publie un article avec elle.

La contribution de ces femmes archéologues de terrain au développement de l'archéologie préhistorique n'est pas négligeable. Elles ne constituent néanmoins pas la norme, les chantiers de l'époque étant en général dirigés par des hommes, et l'équipe de terrain étant majoritairement masculine. Aussi, nous ne possédons pour nombre de ces chercheuses que de peu ou pas d'éléments biographiques. Il est d'autant plus difficile de connaître l'ampleur de leur participation à l'archéologie quand elles travaillent en étroite collaboration avec leur mari. Les notices nécrologiques et les hommages éparés sont souvent les seules sources sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour connaître la vie personnelle et professionnelle de ces femmes qui étaient pourtant bien (re)connues de leur vivant. Après leur mort, elles ont tendance à être « oubliées » des récits historiographiques. Leur travail est sous-estimé, présenté comme anecdotique ou tout simplement gommé, et ce jusqu'aux notes de bas de page (Díaz-Andreu et Sørensen, 1998). « L'effet Matilda », cette minimisation ou effacement systématique des contributions des femmes dans le domaine des sciences (Rossiter, 1993), n'a ainsi pas épargné l'archéologue Sally Rosen Binford, un temps l'épouse de Lewis Binford (Kehoe, 2011, p. 9 ; Wragg Sykes, 2015 ; Quinlan, 2019). S. Rosen et L. Binford sont restés mariés pendant dix ans. Leur partenariat sentimental et académique a permis l'émergence d'importants développements théoriques. Elle est, au même titre que son ex-mari, la fondatrice du mouvement de l'archéologie processuelle. Cette alliance a cependant bien plus bénéficié à L. Binford qu'à S. Rosen ; il lui doit par ailleurs ses entrées en Dordogne, grâce aux fouilles de l'abri Pataud auxquelles S. Rosen avait participé en 1960 et à l'amitié qu'elle avait alors tissée avec F. Bordes et D. de Sonneville-Bordes. Elle est également l'auteur d'importants travaux sur l'industrie lithique moustérienne levalloise, mais son nom est malgré tout rarement retenu et apparaît tout aussi rarement dans les grands ouvrages de synthèse sur la discipline.

3. D'HIER À AUJOURD'HUI : LA SITUATION DES FEMMES ARCHÉOLOGUES SUR LES CHANTIERS

La domination masculine sur le terrain peut se manifester de différentes manières, certaines plus franches, d'autres plus insidieuses. Dans cette partie qui porte sur la diversité des obstacles auxquels les femmes archéologues sont confrontées sur les chantiers, il est compliqué de limiter notre réflexion aux seules préhistoriennes françaises compte tenu de la rareté des sources et du manque de précision des données. Le parcours professionnel de la préhistorienne Catherine Farizy (1947-1997) ne nous est ainsi connu que par le biais d'une courte notice nécrologique publiée l'année suivant son décès (Tuffreau, 1998). Il en est de même pour ses collègues qui sont de nos jours encore en activité ou non. Nous considérerons donc ici l'ensemble de la catégorie « femmes archéologues ».

Le fait que des femmes, *a fortiori* jeunes et célibataires, veuillent travailler sur le terrain dérange de nombreux responsables et directeurs de chantier dès les débuts de la discipline. Katharine Menke Keeling suscite ainsi la controverse lorsque, en 1926, elle arrive sur le site d'Ur en tant qu'assistante (Kaercher, 2016 ; Algrain et Mary, 2021). Les responsables de l'université de Pennsylvanie, en particulier George Gordon, le directeur du musée universitaire, estiment qu'il est inapproprié qu'une femme célibataire vive sur le site parmi des hommes non mariés. Dans une lettre du 8 juillet 1926 qu'il adresse à Leonard Woolley, le responsable du chantier, G. Gordon, dit : « Il est possible que la présence dans le camp d'une femme seule avec quatre hommes ne constitue [dans le paysage] une silhouette plus intéressante pour certains d'entre eux que le contour des ziggourats » (Kaercher, 2016). À la même période, l'archéologue Harriet Boyd Hawkes se voit interdire à plusieurs reprises d'entreprendre des fouilles par le directeur de l'*American School* d'Athènes (Díaz-Andreu et Sørensen, 1998, p. 8). L'exclusion claire des femmes du terrain ne se limite pas aux années 1920 ; elle s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui. Sur un des panneaux de l'exposition *Archéo-sexisme* (Mary, Pasquini et Vandeveld, 2019, p. 218), une étudiante française en master d'archéologie témoigne des difficultés rencontrées lorsqu'elle s'est mise à la recherche d'un stage sur un chantier. Un directeur lui renvoie qu'il ne veut « pas trop de filles afin de ne pas avoir un champ de bataille sur le terrain », un responsable d'opération lui rétorque qu'il ne souhaite pas de femmes « trop agréables à regarder comme vous pour ne pas tenter les hommes et avoir des soucis de harcèlement sexuel à régler ou des mecs pas assez concentrés sur le terrain », des propos qui font écho à ceux de G. Gordon cent ans plus tôt. Une professeure lui oppose qu'elle préfère « éviter de prendre des femmes sur son chantier car le terrain est vraiment physique ». Notons que cette remarque est aussi celle à laquelle se heurtent le plus les personnes en situation de

handicap souhaitant travailler sur le terrain. Dans *Inclusive, Accessible Archaeology : Enabling Persons with Disabilities*, Tim Phillips et Roberta Gilchrist indiquent que « le travail sur le terrain, en particulier, a longtemps été considéré comme l'apanage des personnes jeunes, en forme et en bonne santé » (Phillips et Gilchrist, 2012, p. 2), renvoyant l'image d'un environnement qui n'est ni adapté ni accueillant pour les personnes en situation de handicap, de même que pour les archéologues en fin de carrière, souvent physiquement usés·es par le métier en archéologie préventive (Tufféry, 2019).

Ce dernier argument est également mobilisé pour justifier une division sexuée du travail (Bereni *et al.* 2012, p. 169), où certaines tâches sont préférentiellement attribuées aux hommes et d'autres aux femmes. « Tout allait bien jusqu'à ce que le RO nous dise de piocher. Je commence à piocher et là il vient derrière moi en me disant implicitement que vu que je suis une fille je ne dois pas utiliser la pioche mais plutôt la pelle », raconte ainsi une stagiaire sur *Paye ta truëlle*. Sur un des panneaux de l'exposition *Archéo-sexisme*, une autre étudiante relate : « J'ai passé mes dix premiers jours à porter des seaux, c'est tout. Ni pelle ni pioche (c'était les garçons qui les avaient), ni brouette (il n'y en avait pas). J'étais la seule à vider les seaux que les six garçons remplissaient » (Mary, Pasquini et Vandeveld, 2019, p. 220). Cette séparation des tâches s'accompagne d'une hiérarchisation. Ces travaux n'ont pas tous la même valeur sociale : ceux réalisés par les hommes sont davantage reconnus et mis en avant, tandis que ceux effectués par les femmes sont jugés comme secondaires. Cette faible reconnaissance est liée au fait que ces derniers ne sont pas considérés comme qualifiants mais qu'ils sont plutôt reliés à des qualités « naturelles » des femmes, telles que la patience, la minutie, l'ordre ou le soin. Dans le cadre d'*Archéo-sexisme*, une archéologue rapporte : « Nous étions beaucoup de femmes et très peu d'hommes, à part le responsable d'opération. [...] Concrètement, nous devions en théorie tous faire les mêmes tâches. Mais toute la charge mentale liée au rechargement des batteries, à la gestion du travail post-fouille, à l'intendance alimentaire, etc. était dévolue à des femmes, qui étaient "responsabilisées" mais au final se tapaient une double journée. Sur le terrain, les hommes s'attelaient aux tâches visibles : dessouchage (où tout le monde s'arrête de travailler pour regarder et applaudir ces hommes torse nu en sueur) ou fouille de la tranchée prioritaire » (Mary, Pasquini et Vandeveld, 2019, p. 222). Certaines chercheuses comme Liv Helga Dommasnes (Dommasnes *et al.*, 1998) ou J. Gero (1985) ont effectué un rapprochement entre ces tâches et le travail domestique. Parmi les tâches essentielles mais peu valorisées, voire non rémunérées, et souvent à charge des femmes sur le terrain, sont comptés le tamisage, le nettoyage, l'encodage, les descriptions, les relevés, les dessins, la comptabilité du chantier, la gestion administrative et l'organisation des collections.

Les femmes se retrouvent également en plus faible nombre aux postes de direction et d'encadrement.

Entre 1979 et 1980, sur les 117 projets de chantiers de fouilles en Amérique centrale listés par *American Antiquity*, 91 étaient dirigés par des hommes, 26 étaient dirigés par des femmes dont 9 en codirection avec un homme, souvent leur mari (Gero, 1994, p. 40). À l'Institut national de recherches archéologiques préventives, en 2018, les femmes occupent 36 % des postes de responsables d'opération (Mary, 2020a, p. 201 ; ministère de la Culture et de la Communication, 2021, p. 61, tab. 84). Leur salaire est en moyenne 3 % inférieur à celui de leurs collègues masculins à travail équivalent (ministère de la Culture et de la Communication, 2021, p. 7). Cela s'explique notamment par le fait qu'elles sont plus nombreuses à occuper des postes à temps partiel (55 % en 2018) et qu'elles sont en moyenne plus jeunes que les hommes. Cette tendance s'observe également dans les collectivités territoriales, les opérateurs privés d'archéologie préventive et au ministère de la Culture. Dans les services régionaux de l'archéologie, les hommes sont majoritaires en 2022 aux postes de direction : 11 sur 14 chefs de service (dont 6 préhistoriens) et 16 sur 21 adjoints (dont 3 préhistoriens). Aucune archéologue préhistorienne n'est nommée à ces postes. L'enquête « Emploi et Précarité 2020 », réalisée pour le Groupe archéo en lutte (GAEL)^[1], menée sur 630 archéologues actives et actifs en 2020 indique que le revenu moyen déclaré par les femmes est 10 % inférieur à celui des hommes. Elles sont en moyenne quatre ans plus jeunes que leurs collègues masculins (propos publics partagés par Hugues Bonnefon pour le GAEL, 19 mars 2022).

Corollaire du point précédent, le terrain est un espace majoritairement organisé par et pour les hommes cisgenres. « Les toilettes ? Y en a pas, c'est derrière les tas de terre ! » Les règles, les maladies gynécologiques, telles que l'endométriose qui touche pourtant 10 % des personnes en âge de procréer (Nisolle *et al.*, 2007), et plus largement l'hygiène menstruelle sur chantier sont des problématiques taboues, qui commencent seulement à être prises en compte en archéologie, à la suite des actions menées en 2020 par l'initiative britannique *Seeing Red*. Le manque de toilettes, de poubelles, où peuvent être jetés tampons et serviettes hygiéniques usagés, et d'eau claire pour se laver les mains et rincer sa coupe menstruelle font partie des inégalités auxquelles sont confrontées les personnes menstruées sur un chantier. Les sujets de la grossesse, de la maternité et de la parentalité sont également peu abordés. « L'archéologie n'est pas une carrière où il est aisé d'avoir des enfants, et les choses sont encore plus difficiles si vous êtes archéologue de terrain » (White, 2014, en ligne). Aucune donnée statistique n'a été publiée, mais des témoignages suggèrent que la question préoccupe beaucoup les femmes archéologues (Oland, 2008, p. 22), principalement en couple hétérosexuel : « J'espère que tu ne vas pas t'y mettre aussi sinon le travail n'avancera jamais ! » lâche ainsi froidement un directeur de thèse à une doctorante dont la collègue vient d'apprendre sa grossesse et, de ce fait, ne pourra plus se rendre sur un chantier

(Mary, Pasquini et Vandeveld, 2019, p. 238). Lors du forum *Motherhood, Institutional Change, and the Future of Women in Archaeology* en 2010, certaines femmes déclarent avoir été forcées de démissionner parce qu'elles étaient enceintes, ou ne pas avoir été embauchées parce qu'elles avaient des enfants (Oland, 2008, p. 23). Une archéologue déplore sur *Paye ta truelle* les recommandations à quitter le terrain, « surtout si tu veux avoir des enfants ». Sur Twitter, le hashtag *#pregnantinthefield* (*#enceintesurleterrain*) lancé en 2017 démontre pourtant qu'être enceinte n'empêche pas de participer aux activités de terrain, avec quelques adaptations.

Les enquêtes (entre autres : Meyers *et al.*, 2015 ; Radde, 2018 ; VanDerwarker *et al.*, 2018 ; Coto-Sarmiento *et al.*, 2019 ; Hodgetts *et al.*, 2020), études (Colaninno *et al.*, 2020 ; Leighton, 2020 ; Voss, 2021) et témoignages récemment publiés portant sur les discriminations en archéologie indiquent que le terrain est « a particularly vulnerable setting » (Radde, 2018, p. 232) pour les femmes et les minorités, où au paternalisme « bienveillant » se joignent rapidement intimidation, insultes, harcèlement et agressions. Le chantier est un espace où les femmes sont à disposition des hommes, où leurs corps sont sexualisés, commentés, classés. Les jeunes femmes en particulier ont tendance à être la cible de ce harcèlement sexiste et sexuel (Colaninno *et al.*, 2020, p. 113). Sur *Paye ta truelle*, les surnoms donnés aux femmes sur les chantiers de fouille affluent et renvoient systématiquement à leur physique (« la jolie basanée », « l'allumette », « la grosse », entre autres). Les poitrines, les hanches et les fesses font l'objet de remarques à connotation sexuelle et de gestes à caractère sexuel. Sur un chantier, l'élection journalière du « cul d'or » est ainsi une tradition à laquelle les femmes ne peuvent échapper malgré leurs nombreuses plaintes (Mary, Pasquini et Vandeveld, 2019, p. 225). Certains témoignages parlent des fouilles comme d'un « terrain de chasse » et des femmes comme de « la viande » sélectionnée au préalable sur la base de photographies personnelles présentes sur les réseaux sociaux. D'autres relatent les agressions sexuelles reléguées au registre de « l'humour » par les collègues et supérieurs hiérarchiques masculins. Les tenues vestimentaires n'échappent pas non plus au contrôle patriarcal. Plusieurs étudiantes témoignent avoir reçu l'ordre de couvrir leur débardeur d'une chemise afin de ne plus « perturber » les hommes pendant le travail. Les responsables d'un chantier ont également officieusement interdit aux femmes le port du *legging* pour éviter d'avoir à réprimander les hommes pour leurs remarques sexistes (Mary, Pasquini et Vandeveld, 2019, p. 224). « La culture macho qui exige des femmes qu'elles acceptent les brimades de leurs collègues et subordonnés masculins sous peine d'être accusées d'être “rigides” ou de “ne pas avoir d'humour” est omniprésente en archéologie » indique une ancienne archéologue dans ses réponses à l'enquête menée par Lisa Hodgetts et ses collègues (2020, p. 39) visant à déterminer l'étendue des formes de discrimination, d'exploitation, de harcèlement et de violence au sein de l'ar-

chéologie canadienne. Hugh Radde note quant à lui que « le terrain n'est plus aussi sympa qu'avant, ou du moins plus sympa pour tout le monde » (Radde, 2018, p. 232), non seulement pour les femmes mais aussi plus largement pour les personnes racisées et les personnes LGBTQIA+ qui en majorité sont la cible de harcèlement moral et d'agressions physiques (Radde, 2018, p. 235) de la part des hommes hétérosexuels avec qui elles et ils travaillent (Radde, 2018, p. 237, 240-241 et 243). Ce constat pour les personnes queer est notamment partagé par Chelsea Blackmore et ses collègues dans *Queering Fieldwork. Difference and Identity in Archaeological Practice* (Blackmore et al., 2016).

Cette tolérance générale aux propos et comportements discriminatoires est un élément central de ce que S. Moser (2007) et Robert Muckle (2014) nomment « la culture chantier » (*culture of fieldwork*). Mary Leighton (2020) parle quant à elle de « performative informality ». Ces performances informelles attendues sur et en dehors du terrain comprennent notamment « être agréable, s'amuser, boire beaucoup, faire de l'humour verbal et physique provoquant, développer des amitiés fortes ainsi que des relations romantiques et sexuelles avec les autres archéologues » (Voss, 2021, p. 255). M. Leighton avance que cette culture de l'informel permet de masquer, de nier ou de minimiser le harcèlement, les agressions et les discriminations de manière générale (Leighton, 2020, p. 452). L'enquête de l'archéologue Beth Alpert Nakhai portant sur la sécurité des femmes archéologues travaillant sur le terrain au Moyen-Orient et en Afrique du Nord rapporte que 58 % de ses répondantes indiquent que l'abus de drogues et/ou d'alcool est un problème majeur de la « culture chantier » et a un impact sur leur bien-être au travail (Nakhai, 2017, en ligne). Laura Helen Heath-Stout note également que les harceleurs et les agresseurs utilisent souvent l'alcool et la culture de la fête présents sur les chantiers-écoles comme prétextes pour échapper à la responsabilité de leurs actes (Heath-Stout, 2019, p. 282). « Ce qui se passe sur le terrain reste sur le terrain » commente R. Muckle (2014, p. 32). Que ce soit intentionnel ou non, ces agissements ont comme conséquence directe d'exclure les personnes ne pouvant ou ne souhaitant pas intégrer les normes du terrain. Une ancienne étudiante en archéologie conclut sur *Paye ta truelle* : « J'ai finalement décidé de me réorienter en valorisation du patrimoine, parce que le monde de l'archéologie m'apparaissait trop "toxique". Alors, effectivement, je n'ai pas subi de harcèlement sexiste ou sexuel, seulement des "petites phrases", mais c'était suffisant pour ne pas continuer dans cette voie. Je ne suis clairement pas la seule dans ce cas. »

CONCLUSION

« L a préhistoire est aussi un sport de combat. [...] Être une femme (et même une jolie femme, les photos d'alors en témoignent) devait constituer un obsta-

cle supplémentaire » indique ainsi Julia Roussot-Larroque dans l'hommage qu'elle rend à D. Sonnevile-Bordes dans sa nécrologie (Roussot-Larroque, 2009, p. 619). L'archéologue préhistorienne française Anne Augereau raconte également dans l'introduction de son ouvrage *Femmes néolithiques. Le genre dans les premières sociétés agricoles* : « J'ai exercé pendant douze années de hautes responsabilités dans un établissement d'archéologie. J'y ai fait le constat que dans ces sphères dirigeantes, être une femme n'est pas tout à fait la même chose que d'être un homme » (Augereau, 2021, p. 13). Elle y relate l'existence d'un réseau informel essentiellement masculin, un *boys' club* où les hommes « nouent des alliances de circonstances, dont les femmes sont exclues, spectatrices tenues à l'écart » (Augereau, 2021, p. 13). De nos jours, les femmes sont bien plus nombreuses que les hommes à suivre un cursus en archéologie en France. En 2016, elles étaient par exemple 73,6 % à être inscrites dans le master d'archéologie, d'ethnologie et de préhistoire de l'université Bordeaux Montaigne (Mary, 2020a, p. 201 ; Aigle, 2016, p. 5). Elles disparaissent pourtant massivement des statistiques après l'obtention de leur diplôme de master. Les raisons de ce « phénomène du tuyau percé » sont multiples ; parmi elles, l'hostilité rencontrée sur terrain en raison de leur genre est un élément essentiel. Il est néanmoins possible de travailler pour améliorer cette situation, comme le montrent plusieurs initiatives récentes. C'est le cas notamment du site web *Paye ta truelle* (Mary, s.d.), qui recueille depuis 2017 des témoignages d'archéologues victimes de sexisme, ou encore d'*Archéo-sexisme*, sa version illustrée sous forme d'exposition, qui circule depuis 2019 dans de nombreuses institutions d'enseignement et de recherche en Europe et Amérique du Nord (Mary, Pasquini et Vandeveld, 2019). Au-delà de ces projets de sensibilisation, il existe également des dispositifs visant à améliorer la culture de terrain et à permettre une bonne prise en charge des incidents, comme la charte « Chantier-Éthique », développée par l'association Archéo-Éthique et le collectif Paye ta truelle, et soutenue depuis 2020 par le ministère de la Culture. C'est certainement par un ensemble de petits pas comme ceux-ci que l'archéologie, et notamment l'archéologie de terrain, pourra dans le futur devenir plus favorable aux femmes et aux minorités.

Remerciements : Nous remercions chaleureusement Sophie Archambault de Beaune, A. Augereau et Caroline Trémeaud pour l'organisation de cette session historique en francophonie sur le genre en préhistoire à laquelle nous sommes heureuses d'avoir participé. Nous remercions également plus particulièrement A. Augereau pour sa confiance, ses relectures attentives et ses précieux conseils lors de la rédaction de cet article.

NOTES

(1) À paraître.

Laura MARY

ASBL Recherches et Prospections
archéologiques, Wavre, Belgique
Collectif Paye ta truelle
laura.l.mary@hotmail.com

Béline PASQUINI

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris,
France
Collectif Paye ta truelle
beline.pasq@gmail.com

Ségolène VANDELDE

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris,
France
UMR 7041 ArScAn, équipe Archéologies
environnementales
Collectif Paye ta truelle
segolene.vandeveld@univ-paris1.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AIGLE (2016) – <https://web.archive.org/web/20161022163938/https://www.cue-aquitaine.fr/docs/poleetudes/Femmes-hommes%20MP.pdf>
- ALGRAIN I., MARY L. (2021) – Les femmes archéologues au tournant du xx^e siècle : petites mains ou « Men-Women » ?, <https://legenredescelibats.wordpress.com/2021/08/30/isabelle-algrain-laura-mary/>
- ARWILL-NORDBLADH E. (1998) – Archaeology, Gender and Emancipation. The Paradox of Hanna Rydh, in M. Díaz-Andreu et M. L. Stig Sørensen (dir.), *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres, Routledge, p. 155-174.
- ARWILL-NORDBLADH E. (2018) – Hanna Albertina Ryd: Archaeologist, Active within the Women's Movement, *Svenskt kvinnobiografiskt lexicon*, www.skbl.se/sv/artikel/HannaRydh
- AUGEREAU A. (2021) – *Femmes néolithiques : le genre dans les premières sociétés agricoles*, Paris, France, CNRS Éditions, 302 p.
- BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., REVILLARD A. (2012) – *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 357 p.
- BLACKMORE C., DRANE L., BALDWIN R., ELLIS D. (2016) – Queering Fieldwork. Difference and Identity in Archaeological Practice, *SAA Archaeological Record*, 1, 16, p. 18-23.
- BOURDIEU P. (1998) – *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 154 p.
- CHAMPION S. (1998) – Women in British Archaeology. Visible and Invisible, in M. Díaz-Andreu et M. L. Stig Sørensen (dir.), *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres, Routledge p. 175-197.
- COLANINNO C. E., LAMBERT S. P., BEAHM E. L., DREXLER C. G. (2020) – Creating and Supporting a Harassment- and Assault-Free Field School, *Advances in Archaeological Practice*, 8, 2, p. 111-122.
- CONNELL R. (1995) – *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 295 p.
- COTO-SARMIENTO M., DELGADO ANÉS L., LÓPEZ MARTÍNEZ L., MARTÍN ALONSO J., PASTOR PÉREZ A., RUÍZ A., YUBERO GÓMEZ M. (2019) – *Informe sobre el acoso sexual en arqueología (España)*, Zenodo, <https://zenodo.org/record/3662763>
- COUDART A. (1998) – Archaeology of French Women and French Women in Archaeology, in M. Díaz-Andreu et M. L. Stig Sørensen (dir.), *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres, Routledge, p. 61-85.
- DÍAZ-ANDREU M., SØRENSEN M. L. (1998) – *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres, Routledge, 320 p.
- DOMMASNES L. H., KLEPPE E. J., MANDT G., NÆSS J. (1998) – Women Archaeologists in Retrospect: The Norwegian Case, in M. Díaz-Andreu et M. L. Stig Sørensen (dir.), *Excavating Women: A History of Women in European Archaeology*, Londres, Routledge p. 105-124.
- EMERY-BARBIER A., LEROYER C., SOULIER P. (2006) – Nécrologies. Arlette Leroi-Gourhan (1913-2005), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 103, 4, p. 821-831.
- FEREMBACH D. (1978) – Nécrologie. Madame de Saint-Périer (1890-1978), *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, XIII^e Série, 5, 1, p. 13.
- GARROD D. A. E. (1926) – *The Upper Palaeolithic Age in Britain*, Oxford, Clarendon Press, 211 p.
- GERO J. M. (1983) – Gender Bias in Archaeology: A Cross-Cultural Perspective, *The Socio-Politics of Archaeology*, p. 51-57.
- GERO J. M. (1985) – Socio-Politics and the Woman-at-Home Ideology, *American Antiquity*, 50, 2, p. 342-350.
- GERO J. M. (1994) – Excavation Bias and the Woman at Home Ideology, in M. C. Nelson, S. M. Nelson et A. Wylie (dir.), *Equity Issues for Women in Archeology*, Arlington, American Anthropological Association, p. 37-42.
- GERO J. M. (1996) – Archaeological Practice and Gendered Encounters with Field Data, in R. P. Wright (dir.), *Gender and Archaeology*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, p. 251-280.
- HAYS-GILPIN K. (2000) – Feminist Scholarship in Archaeology, *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 571, 1, p. 89-106.
- HEATH-STOUT L. E. (2019) – *Diversity, Identity, and Oppression in the Production of Archaeological Knowledge*, Boston University, <https://open.bu.edu/handle/2144/39543>
- HODGETTS L., SUPERNANT K., LYONS N., WELCH J. (2020) – Broadening #MeToo: Tracking Dynamics in Canadian Archaeology Through a Survey on Experiences Within the Discipline, *Canadian Journal of Archaeology*, 44, 1, p. 20-47.
- HOLTORF C. (2008) – Entre culture populaire et science, la « marque archéologique », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 113, p. 26-30.
- KAERCHER K. (2016) – Penn Museum Blog/Adventure Calls: The Life of a Woman Adventurer, *Penn Museum Blog*, <https://www.penn.museum/blog/museum/adventure-calls-the-life-of-a-woman-adventurer/>
- KAESER M.-A. (2008) – Les archéologues et l'archéologie face aux médias, un miroir dérangeant ?, *Les Nouvelles de l'archéologie*, 113, p. 19-22.
- KEHOE A. B. (2011) – Lewis Binford and his Moral Majority, *Arqueología Iberoamericana*, 3, 10, p. 8-16.
- LAVALLÉE D. (1978) – Annette Laming-Emperaire (1917-1977), *Journal de la Société des américanistes*, 65, p. 224-226.
- LEIGHTON M. (2020) – Myths of Meritocracy, Friendship, and Fun Work: Class and Gender in North American Academic Communities, *American Anthropologist*, 122, 3, p. 444-458.
- LEROI-GOURHAN A. (1980) – Préface, *Journal de la Société des américanistes*, 67, p. 21-22.
- MARQUER P. (1975) – G. Henri Martin, 1902-1975, *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 2, 4, p. 405-406.

- MARY L., PASQUINI B., VANDELDELDE S. (2019) – Le sexisme en archéologie, ça n'existe pas, *Canadian Journal of Bioethics/Revue canadienne de bioéthique*, 2, 3, p. 215-242.
- MARY L. (2020a) – Le féminisme et la question du genre en archéologie : de la théorie à la pratique, in I. Algrain (dir.), *Archéologie du genre : construction sociale des identités et culture matérielle*, Bruxelles, université des femmes, p. 197-210.
- MARY L. (2020b) – Paye ta truelle : la lutte féministe en archéologie, *Chronique féministe*, 125, p. 39-41.
- MARY L. (s.d.) – Projet Paye ta truelle, <https://payeatruelle.wix-site.com/projet>
- MARY L. (s.d.) – Projet Paye ta truelle. Page de recueil de témoignages, <https://payeatruelle.tumblr.com/>
- MEYERS M. E., BOUDREAUX T., WRIGHT A., DEKLE V. (2015) – Preliminary Results of the SEAC Sexual Harassment Survey, *Horizon & Tradition*, 51, 1, p. 19-35.
- MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION (2021) – *Observatoire de l'égalité entre femmes et hommes dans la culture et la communication*, 70 p., <https://www.culture.gouv.fr/content/download/284877/3278192?version=18>
- MOHEN J.-P. (1991) – Vie de la Société. Nécrologie. Suzanne Cassou de Saint-Mathurin, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 88, 6, p. 162-163.
- MOSER S. (1996) – Science, Stratigraphy and the Deep Sequence: Excavation vs Regional Survey and the Question of Gendered Practice in Archaeology, *Antiquity*, 70, 270, p. 813-823.
- MOSER S. (2007) – On Disciplinary Culture: Archaeology as Fieldwork and Its Gendered Associations, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 14, 3, p. 235-263.
- MUCKLE R. (2014) – On Sexual Harassment and Abuse in Archaeology, *The SAA Archaeological Record*, 14, 5, p. 32-33.
- NAKHAI B. A. (2017) – Keeping Archaeological Field Work Safe, <https://iaassyrriology.com/field-work-safe/>
- NISOLLE M., ALVAREZ M.-L., COLOMBO M., FOIDART J.-M. (2007) – Pathogenèse de l'endométriiose, *Gynécologie obstétrique et fertilité*, 35, 9, p. 898-903.
- OLAND M. (2008) – Motherhood and the Future of Women in Archaeology, *SAA Archaeological Record*, 8, 4, p. 22-24.
- PHILLIPS T., GILCHRIST R. (2012) – Inclusive, Accessible, Archaeology, in *The Oxford Handbook of Public Archaeology*, Oxford, Royaume-Uni, Oxford University Press, 10.1093/oxfordhb/9780199237821.013.0035
- QUINLAN L. (2019) – “... and His Wife Sally”: The Binford Legacy and Uncredited Work in Archaeology, paper presented at the Society for American Archaeology Annual Meeting (Albuquerque, 2019), <https://www.researchgate.net/publication/332103680>
- RADDE H. D. (2018) – Sexual Harassment Among California Archaeologists: Results of the Gender Equity and Sexual Harassment Survey, *California Archaeology*, 10, 2, p. 231-255.
- RIVOAL H. (2017) – Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins, *Travailler*, 38, 2, p. 141-159.
- ROSSITER M. W. (2003) – L'effet Mathilda en sciences, *Les Cahiers du CEDREF*, 11, p. 21-39.
- ROUSSOT-LARROQUE J. (2009) – Nécrologie. Denise de Sonnevill-Bordes (1920-2008), *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 106, 3, p. 619-628.
- SMITH P. J. (2000) – Dorothy Garrod, First Woman Professor at Cambridge, *Antiquity*, 74, 283, p. 131-136.
- TUAILLON V. (2019) – *Les couilles sur la table*, Binge Audio, Paris.
- TUFFÉRY C. (2019) – L'éthique du *care* en archéologie préventive : un retour d'expérience et quelques pistes de réflexion, *L'Éthique en archéologie*, 2-3, p. 128-137.
- TUFFREAU A. (1998) – Disparition. Catherine Farizy (1947-1997), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 95-2, p. 287-288.
- VAN DERWARKER A. M., BROWN K. M., GONZALEZ T., RADDE H. (2018) – The UCSB Gender Equity Project: Taking Stock of Mentorship, Equity, and Harassment in California Archaeology Through Qualitative Survey Data, *California Archaeology*, 10, 2, p. 131-158.
- VOSS B. L. (2021) – Disrupting Cultures of Harassment in Archaeology: Social-Environmental and Trauma-Informed Approaches to Disciplinary Transformation, *American Antiquity*, p. 1-18.
- WHITE B. (2014) – Who Cares about the Supreme Court Ruling? Archaeologists Aren't Allowed to Have Kids Anyway, *Succinct Research*, <http://www.succinctresearch.com/archaeologists-arent-allowed-to-have-kids-anyway/>
- WOODALL J. N., PERRICONE P. J. (1981) – The Archaeologist as Cowboy: The Consequences of the Professional Stereotype, *Journal of Field Archaeology*, 8, 4, p. 506-509.
- WRAGG SYKES R. (2015) – Sally Binford, *TrowelBlazers*, <https://trowelblazers.com/sally-binford-paradigm-shifter/>